

Marianik

Autor(en): **Alanik, Mathilde**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 126

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

trois batz et demie ; le penal de petites poires sauvages sèches quinze batz ; le pot d'huile de navettes vingt-sept batz ; l'huile d'olives se vend encore plus cher.

Le 18 juin, le penal de pommes de terre blanches, de qualité médiocre, se vend vingt une batz.

12 juin. Un grand orage éclate et dure une heure et demie ; la pluie tombe par torrents : les gens de Cœuve et d'Alle croyaient qu'ils allaient être noyés. Des pommes de terre sont déracinées : grand préjudice aux récoltes.

Le 14 juin vers huit à neuf heures du soir, Blanchard charpentier et un tailleur de Fontenais ont eu querelle avec un nommé Maillat sur le petit pont, près du corps de garde de la porte St-Germain. Maillat a été tué : il a reçu quelques coups à la tête, peut-être en tombant. Les deux autres qui avaient été d'abord arrêtés, ont été remis en liberté.

Pendant tout l'hiver et pendant l'été, on a dû garder dans leurs étables les chèvres, moutons, cochons, à cause de la maladie du gros bétail dont il y a des cas en cette ville.

17 juin 1795. Il grêle sur le territoire de cette ville pendant près d'une heure ; il tombe des grelons gros comme des noisettes, la terre en est blanche, Les légumes dans les jardins sont perdus.

Le 23 juin, on a publié par la ville que tous les hommes de l'âge de 16 à 60 ans devraient se pourvoir d'un habit d'uniforme, et qu'ils seraient appelés à jurer haine aux ennemis de la nation et à tous les rois.

Le 3 juillet, le penal de grain se paye jusqu'à huit livres baloises ; un pain de munition pesant trois livres moins un quart coûte neuf batz. La moitié des gens endurent la laim.

Le 11 juillet, on a publié par la ville que tout homme de l'âge de seize ans à 60 ans, doit se trouver le jour suivant sous l'*Allée des soupirs*, pour se faire inscrire dans la formation d'un nouveau bataillon du Mont-terrible, destiné à partir quand l'assemblée (la convention nationale) le décidera.

Le 21 juillet, on a sonné pour la première fois à midi, c'est-à-dire pour avertir les payens (*sic*) qui sont dans les champs que c'est l'heure du diner. On sonne le réveil le matin, et le soir .. la fierobe .. (retraite).

Le 23 juillet. Il y a dans cette ville environ cinquante cabaretiers et quinze cafés.

Il est tombé beaucoup de pluie dans le courant de juin et juillet. Le temps est tellement refroidi qu'il est tombé de la neige le 26 juillet, jour de la Ste-Anne.

Il arrive beaucoup de troupes dans notre ville. Quatre cents cavaliers viennent d'arriver le 28 juillet, sans compter les autres. Ils viennent à propos pour manger notre blé et nos pommes de terre !

Le jour, il mangeait à peine, et la nuit, des rêves terribles coupaient ses rares instants de sommeil.

Ses rêves atroces, nés de la crainte et du remords, le faisaient se dresser en sursaut, et il voyait, à la lueur de la veilleuse, comme une lézarde immense qui gagnait. Puis ! c'était l'effondrement. Que de décombres autour de lui ! Il ne pouvait plus dormir ; ses mains brûlaient de fièvre. Il s'insultait lui-même :

— Infâme que je suis ! lâche meurtrier ! aller tenter de tuer une femme !...

Serait-il jeté à la rue comme un misérable, qui n'a rien pour solder ses créances ; jeté à la prison comme un bandit qui a recours au meurtre pour se procurer de l'argent ?

Et le spectre de l'échéance et celui de la prison se dressaient devant Boleslas. Il ne pouvait chasser ces affreux fantômes. Une fortune énorme enfouie dans le gouffre du jeu, et sa vie entachée d'une tentative de meurtre.

25 juillet. Tout est d'un prix exorbitant. Les gens meurent de faim ; nous sommes dans la plus grande des misères !

Pendant le courant d'août on est assez tranquille pendant les moissons, mais la cherté dure toujours. Le penal de grain se vend douze livres ; les nouvelles pommes de terre trois livres et même vingt-quatre batz le penal. Tout est cher en proportion. On mange les pommes de terre avant qu'elles ne soient mûres. Oh ! quelle misère ! Tout le monde souffre de la faim.

L'abbé Chay (*) est mort le 27 août à six heures du matin, le jeudi.

La récolte du grain est très modique ; mois il y a beaucoup d'orge et d'avoine. Cependant tout reste au même prix par la malice du paysan, car il n'y a plus de maître.

12 septembre. Les vermisseaux blancs ravagent les campagnes : ils mangent toutes les pommes de terre ! On est obligé de les arracher avant qu'elles ne soient mûres. L'année précédente, les souris ont dévasté les grains.

J'oubliais de dire que les plus grands dégâts faits aux pommes de terre et aux raves émanent des soldats volontaires nationaux : ils allaient jusqu'à vingt-quatre dans un champ, et en emportaient leur charge.

Voilà la liberté que nous avons, une grande cherté !

Dans le mois d'octobre, la cherté continue. Nous voilà à la St-Martin, et le pain se vend trois batz la livre ; le penal d'avoine de quinze à dix-huit batz ; l'orge vingt-sept batz ; les pommes de terre neuf batz ; le cent de pommes médiocres neuf batz. Enfin, tout est cher.

Antoine Coulon est mort *en bon citoyen*. (**)

le 5 octobre.

Novembre 1795. On a cent livres en assignats pour six à neuf batz !

Les pommes de terre se vendent neuf batz le penal.

(A suivre).

MARIANIK

Là !... Encore une épingle pour assujettir la grande coiffe transparente, encore un coup de main pour ranger gracieusement les plis du châle à franges qui dessine sa taille svelte et Marianik est enfin prête. Sa toilette a duré bien longtemps aujourd'hui... Deux fois, l'horloge de l'église a sonné depuis qu'elle est là, essayant tour à tour sa jupe gris-argent, sa robe noire bordée de velours et tous ses jolis tabliers de

(*) Confrère du chapitre de St-Michel avant la Révolution. Messire Chay a attaché son nom à une fondation de bienfaisance qui existe encore : son portrait se trouve au bureau de la bourgeoisie de Portrieux.

(**) Ironique. Dans la pensée de l'auteur, mourir *en bon citoyen*, est le contraire de mourir *en bon chrétien*.

Ses oreilles bourdonnaient. Allait-il tomber foudroyé par la congestion ? La mort eût été la bienvenue ; il lui montait aux lèvres des rires nerveux comme des spasmes. Voilà donc les joies d'un homme de plaisir : le déshonneur et l'attente de la prison. Ses veines se gonflaient, ses yeux, sans larmes, brillaient d'un feu tragique. Boleslas avait peur de devenir fou. De loin, par la pensée, il voyait, sur son lit de douleur, celle qu'il avait peut-être blessée à mort ; et, sur ses lèvres, il ne venait que ce balbutiement :

— Pardon... Pardon... oui pardon.

Ah ! si elle pouvait donc retrouver ses sens et une lueur de connaissance pour l'absoudre !

Après des nuits sans sommeil, il connaissait des jours d'horrible angoisse. Alors, n'y tenant plus, il se mettait à parcourir le brillant et tumultueux Paris. La foule courait, bruisait, palpitait, espérait. C'était la vie. Bientôt il avait atteint l'avenue Vélasquez. Pour reprendre cou-

soie. Le contenu de l'armoire tout entier y a passé, et maintenant encore, elle reste devant sa petite glace, se haussant, s'éloignant, s'approchant, s'irritant de voir si peu d'elle-même dans le minuscule miroir et ajoutant ainsi quelques délits d'impatience au gros péché de coquetterie qu'elle devra, dimanche prochain, confesser au recteur. Il est évident que Marianik tient à être jolie aujourd'hui pour la grande fête de Portrieux, où vont se rendre tous les gens de la côte, de Paimpol à Binic.

Elle a poussé l'épais contrevent de sa croisée et regarde au dehors, sans se laisser arrêter par l'éblouissant soleil qui entre à flots dans sa chambrette. La mer chante au loin, les feuilles bruissent, une fauvette gazouille et le cœur de Marianik tremble, car, sur la route blanche, son œil noir perçant a découvert une ombre d'homme dont les bras et les jambes s'agitent en mesure dans le rythme de la marche. Personne autre que la jeune fille ne distinguerait rien à cette distance, et cependant elle sait à merveille que cette silhouette porte un grand col de toile bleue ouvert sur un tricot rayé et qu'un béret blanc, dont le tour noir est orné de lettres d'or, est posé sur une tête blonde, brûlée de soleil, où éclatent deux yeux clairs et doux. Et Marianik soutiendrait que ce ne peut-être aucun autre que Pierre Kerdos, le beau marin de Plouha, arrivé en permission depuis hier seulement, et dont, ce matin, elle a reconnu la voix grave à l'église, au cœur de l'*Ave Maria Stella*.

Les joues de Marianik, dorées par le vent de la mer, ont rougi ; mais, soudain, elles se décolorent sous leur hâle. La silhouette approche et grandit ; elle va passer devant une maison située à l'entrée du village. Une jupe noire a paru sur la porte. Pierre Kerdos s'est arrêté et a salué militairement. Et Marianik, les yeux fixes, le cou tendu, croit entendre d'ici les paroles échangées :

— Bonjour, mademoiselle Corentine !

— Vous voilà donc au pays, monsieur Pierre !

Il n'y a plus de silhouette noire sur la route blanche, et Marianik tombe sur une chaise en pleurant.

Il est entré chez Corentine !... Aussi pourquoi cette maudite maison se trouve-t-elle, la première, en arrivant de Plouha ?... C'est toujours Corentine qu'il aperçoit tout d'abord, et, quand il parvient devant la demeure de Marianik, Pierre a déjà les yeux et le cœur tout remplis de l'image de l'autre !... Et elle est jolie, Corentine ! si grande et si belle avec ses tresses blondes, tournées sur les tempes !... Marianik pleure amèrement. Ses larmes tombent sur sa guimpe brodée, ruissellent sur la soie claire de son tablier. Que lui importent à présent et toilette et la fête de Portrieux !

Longtemps, longtemps, elle sanglote ainsi. la

rage. Boleslas s'arrêtait, un instant, devant la grille dorée et monumentale, qui sert de principale entrée à ce petit parc élégant, qui, en plein Paris, déploie sa grâce verdoyante au milieu d'une ceinture d'hôtels princiers.

Il regardait la maison où agonisait Marie-Alice. Il n'osait s'approcher. Alors, lentement, sentant ses jambes tremblantes presque se dérober sous lui, il longeait les larges allées, qui serpentent, autour des pelouses et des massifs, en courbes savantes. Une foule de promeneurs au repos, de vieux artistes se chauffaient au soleil, des femmes jeunes, élégantes, assises sur des chaises en fer, regardaient un peuple d'enfants jouant au sable avec des pelles minuscules et de mignons seaux de fer, courant dans un attelage de guides, sautant à la corde sous l'œil indifférent des gouvernantes, et sous le regard caressant des mères.

(La suite prochainement.)

tête dans ses mains, sans souci de déranger ses bandeaux lustrés. Tout à coup, une voix joyeuse l'appelle, et la tête de Corentine, avec ses larges nattes dorées, s'encadre dans la petite fenêtre, enguirlandée de lierre.

— Non ! dit Marianik sans se détourner, va à la fête sans moi ; j'ai trop mal à la tête ! — Mais Corentine ne se laisse pas arrêter par cette excuse. Elle entre : — N'allons pas à la fête si tu veux, mais viens du côté du bois ; la fraîcheur du grand air calmera ton mal... Marianik voudrait bien résister, mais elle a peur de laisser deviner sa peine, et elle consent enfin à accompagner Corentine.

Lentement les deux jeunes filles suivent les sentiers étroits, bordés de grands chênes, que le soleil traverse de ses flèches d'or. Tina parle doucement, avec son calme habituel, et Marianik marche tête baissée, dévorant ses larmes... Elle est très mauvaise, Marianik, car il lui vient de violentes envies de chercher querelle à cette bonne amie qui vient de lui donner une si grande preuve d'affection en renonçant, pour elle, aux réjouissances de l'assemblée.

Les voici devant la petite fontaine, surmontée d'une image de la Vierge, où, comme le veut la tradition, les jeunes filles jettent des épingles pour savoir si elles se marieront dans l'année. Corentine en retire une de son chapeau, mais Marianik, honteuse, s'assied sur l'herbe en tournant le dos à la fontaine, et refuse de consulter l'oracle.

— Comment souhaites-tu ton mari ? demande-tout à coup Corentine souriante. Blond ou brun ?

— Je déteste les blonds ! déclare énergiquement Marianik.

— Moi, je le désire blond, avec des yeux bleus ! dit son amie, très convaincue.

— Des yeux bleus !... C'est affreux, des yeux bleus pour les garçons ! riposte Marianik en arachant rageusement une pauvre petite bruyère qu'elle brise entre ses doigts. Ça leur donne un air de fille...

— Oh ! fait Corentine, riant de bon cœur, tu ne peux pourtant pas prétendre que Pierre Kerdos ait l'air d'une jeune fille ?

Cette fois, c'est un grand genêt que Marianik déracine furieusement, en s'écorchant les mains sur la tige rugueuse.

Moi, je trouve au contraire cela charmant, ces yeux très doux, chez des hommes braves, car Pierre aura la médaille, tu sais... Ses officiers le lui ont promis... C'est un beau et bon garçon, et celle qu'il choisira pourra être fière...

La petite Marianik est devenue blanche comme sa coiffe. Elle voudrait se lever et s'enfuir loin de sa compagne, mais elle n'a pas la force de se mettre debout. Elle détourne son visage, et dit d'une voix tremblante :

— Faut-il t'en faire mon compliment tout de suite, Tina ?

— Oh ! non, pas à moi ! répond Corentine rougissante. Mais je connais celle qui lui plaît, à qui il n'a osé encore parler lui-même... Il y a bien longtemps que je me doutais de quel côté soufflait le vent... Et tantôt, il est entré chez nous pour me prier de l'aider..., il est timide ce marin... Il ne voudrait pas repartir sans avoir obtenu une bonne parole...

— Et est-ce que je la connais, moi aussi ? demanda Marianik, de plus en plus bas, en hachant des brins de mousse.

— Viens, je vais te la montrer ! dit Corentine en lui tendant la main pour l'aider à se lever.

Elle conduit son amie vers la fontaine de la Vierge, et dans le clair bassin encadré de cresson, Marianik aperçoit ses grands yeux brillants et ses bandeaux noirs.

— Malheureusement, tu n'aimes pas les blonds !... fait malicieusement Corentine. Combien c'est dommage !

Pour toute réponse, Marianik se jette à son cou...

— O Corentine, combien tu es meilleure que moi ! dit-elle, tout en riant et pleurant à la fois sur l'épaule de son amie. Si tu savais comme je t'enviais ! Je t'ai presque détestée... Toujours vous causiez ensemble, tandis qu'il me disait à peine un mot en passant.

— C'était de toi qu'il me parlait, petit cœur jaloux... Et aussi, ajouta Tina, hésitant un peu, d'un certain cousin à lui, quartier-maître sur le *Suffren*... Nous serons sans doute cousines, Marianik...

— Guillaume Le Braz !... s'écria Marianik. Mais il est brun comme un corbeau. Je croyais que tu désirais un mari blond, Tina ?

Le pivert éclata de rire moqueusement, dans le haut d'un hêtre, et les deux amies lui firent joyeusement écho, en se regardant, toutes roses de bonheur et d'innocent émoi. Du fond de la lande, la grêle ritournelle du biniou leur arriva comme un bourdonnement d'insecte.

— Et maintenant, dit Corentine en prenant le bras de son amie, si nous allions à la fête ? Rien ne s'y oppose plus, n'est-ce pas, Marianik ? Quand le cœur est content, la tête est guérie.

MATHILDE ALANIC.

L'exposition

attire déjà les foules, malgré les petites déconvenues de la première heure et les bruits pessimistes qu'on fait courir sur la solidité des bâtiments construits, dit-on, trop à la hâte.

Au mois d'avril il est arrivé beaucoup plus de monde à Paris que l'an dernier à pareille époque : preuve que l'Exposition attire les étrangers et les provinciaux. Rien que du 9 au 22, on a établi ces différences :

| | | | | |
|---------------------------------|---------|------------|---------------|------------------|
| Est.... | 309,355 | voyag. cr* | 171,537 | en 1899 |
| Orléans | 113,994 | | 85,459 | — |
| Ouest.... | 169,932 | | 146,872 | — |
| Nord (15 au 22 avril seulement) | 172,638 | voyageurs, | contre 80,000 | environ en 1899. |

L'augmentation, d'une année à l'autre, est, on le voit, considérable, mais il faut tenir compte que l'ouverture de l'Exposition a coïncidé avec les fêtes de Pâques, donc avec les vacances, les permissions militaires, etc., et que, par conséquent, l'augmentation constatée n'est pas uniquement le fait de l'Exposition. La comparaison ne sera véritablement édifiante que lorsqu'elle pourra porter sur un espace de temps moins réduit.

En attendant, voici quelques détails statistiques sur les expositions précédentes :

En 1867, le nombre des voyageurs français et étrangers venus à Paris, pendant les six mois que dura l'Exposition, avait été de 525,571. Il atteignit 571,792 en 1878 et dépassa 1,500,000 en 1889. Parallèlement, les recettes des grandes compagnies augmentèrent, en 1878, d'environ 55 millions et de 78 millions en 1889.

La circulation à l'intérieur de l'Exposition fut, en 1889, d'une intensité incroyable. A la gare du Champ-de-mars, on constata un mouvement de plus de 4 millions de voyageurs et 6 millions de voyageurs se servirent du Decauville.

Quant aux chiffres d'entrées à l'Exposition, ils se décomposèrent ainsi, pour chacune des trois expositions :

| | | | |
|--------|------------|---------------|---------|
| 1867.. | 8.179.920 | entr. moyenne | 44.699 |
| 1878.. | 12.039.471 | " | 65.789 |
| 1889.. | 28.121.975 | " | 152.158 |

Le 10 mai 1889, jour d'ouverture, les entrées ont été le moins nombreuses de l'année (36,922). Elles furent le plus nombreuses le jour de la clôture (388,000 entrées).

Déjà, à la dernière exposition, il y eut des

journées où le public dut payer 2, 3, 5 et même 10 tickets pour entrer à l'Exposition.

Que de gens économisent déjà depuis au moins un an pour se payer l'agrément d'un tour d'Exposition ! C'est à ceux-là qu'il est sage de donner un bon conseil, afin d'éviter les frais inutiles, qui se renouvellent si facilement sur le trottoir parisien.

Il y a des hôtels fort convenables où ils pourront loger à 4 francs par chambre et par jour. Mais employez pour cela une petite précaution des plus simples : n'arrivez pas de la gare avec votre malle à l'hôtel, car l'hôtelier vous tenant vos bagages, fera un peu de vous ce qu'il voudra. A la gare de l'Est ou de Lyon, ceux de Suisse vous débarquerez à une de ces gares, laissez votre malle à la consigne, prenez un fiacre à l'heure et vous visiterez, dans le quartier que vous aurez choisi, les hôtels ; vous discutez votre prix, vous visitez la chambre offerte. Quand vous êtes d'accord, vous allez retirer vos bagages de la consigne ; cela vous coûtera 2 fr. 50 de voiture (avec le pourboire), mais vous aurez évité d'être surfait sur le prix de votre chambre.

Quand vous aurez votre hôtel, vous savez qu'à Paris on ne mange pas généralement dans les maisons où l'on loge, vous trouverez tant que vous voudrez de très bons restaurants à prix fixe depuis un franc cinquante par repas. Vous voyez que si vous savez vous y prendre, vous pouvez vivre à prix très raisonnable.

On racontait l'autre jour que deux jeunes torologers d'Hérimoncourt étaient partis pour Paris à pied sans un sou dans leur poche, travaillant en route pour gagner de quoi voir l'Exposition.

Tous les jours dans la banlieue parisienne, même en province et même à l'étranger, des gendarmes et des agents de police cueillent de jeunes vagabonds dont la réponse est infailliblement celle-ci :

— Je voulais voir l'Exposition de 1900.

Un rédacteur du *Soleil* a rencontré un quidam venu du fond de la Hongrie et qui a fait son entrée dans la capitale avec trente sous dans sa poche. Il avait, paraît-il, parié de faire ce voyage sans déboursier un centime.

Une Alsacienne, âgée de cent trois ans, avait conçu le projet de se rendre pédestrement à l'Exposition. Elle a été trouvée sur une route du département de la Marne à demi morte de faim et de fatigue. Les gendarmes la rapatrièrent malgré ses protestations. La bonne dame, qui, durant sa longue vie, a dû pourtant perdre un certain nombre d'illusions, ne pouvait se résigner à sacrifier celle-là.

Les quinze plus importantes expositions du monde ont, au total, réalisé un bénéfice de 25,000,000 de francs et laissé un déficit de 125,000,000, ce qui constitue en définitive, si nous savons encore compter, une perte de 100 millions.

Celles de Paris donnèrent les résultats suivants : en 1855, 22 millions de déficit ; en 1867, 3 millions d'excédent ; en 1878, près de neuf millions de perte. En 1889, il y eut un boni de 8 millions, seulement une allocation de 25 millions avait été votée pour l'organisation de la grande *World's Fair*.

Ceci est bien entendu la statistique brute. Mais il est clair que les étrangers attirés dans notre ville par ces exhibitions internationales dépendent parmi la population assez d'argent pour compenser le déficit inscrit sur les livres.

Ça et là

Le champagne du général Buller. — Le dernier courrier du Natal rapporte une histoire assez amusante.